

Les sentiments et la raison dans la *Pdm* de Mme de Lafayette

Passion

Le duc de Guise eut la joie de se pouvoir jeter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion, et de lui dire ce qu'il avait souffert de ses soupçons.
Cette belle princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avait possédé autrefois, et qui venait de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux, et lui permit de croire qu'elle n'était pas insensible à sa passion. L'arrivée de la duchesse de Monpensier sa belle-mère finit cette conversation, et empêcha le duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joie.
DG se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément.
Mais quel fut son étonnement et sa douleur, quand il (Ch) trouva que cette impatience n'allait qu'à lui conter qu'elle était passionnément aimée du duc de Guise, et qu'elle l'aimait de la même sorte ? Son étonnement et sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La princesse, qui était pleine de sa passion, et qui trouvait un soulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à son silence
Il (Ch) espéra d'abord que ce changement qui lui ôtait toutes ses espérances, lui ôterait aussi toute sa passion : mais il trouva cette princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore de beaucoup augmentée par une certaine grâce que lui avait donnée l'air de la cour, qu'il sentit qu'il l'aimait plus que jamais.
Comme sa passion (CH) était la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire : car elle le fit résoudre de porter à sa maîtresse les lettres de son rival.
Quoique sa passion (Ch), aussi bien que sa patience, fût extrême, et à toutes épreuves, il quitta la princesse, et s'en alla chez un de ses amis dans le voisinage de Champigny, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvait causer un si étrange procédé
Il (Guise) se mit à lui (Chab) exagérer sa passion, et à lui faire comprendre qu'il mourrait infailliblement, s'il ne lui faisait obtenir de la princesse la permission de la voir
le duc de Guise était à une lieue de Champigny, et qu'il souhaitait passionnément de la voir.
Il (Guise) lui dit : Si après tout ce que je viens de vous représenter, Madame, votre passion est la plus forte, et que vous désiriez voir le duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas.
Le dernier entendant la voix du prince comprit d'abord qu'il était impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelque'un dans la chambre de la princesse sa femme : et la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvait le duc de Guise, Madame de Monpensier aurait la douleur de le voir tuer à ses yeux, et que la vie même de cette princesse ne serait pas en sûreté, il se résolut par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une maîtresse ingrate, et un rival aimé.
Le duc de Guise occupé du désir de venger la mort de son père, et peu après rempli de la joie de l'avoir vengée, laissa peu à peu éloigner de son âme le soin d'apprendre des nouvelles de la princesse de Monpensier, et trouvant la marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit et de beauté, et qui donnait plus d'espérance que cette princesse, il s'y attacha entièrement, et l'aima avec une passion démesurée, et qui lui dura jusques à la mort.

Amour amant aimer

Pendant que la guerre civile déchirait la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissait pas de trouver la place parmi tant de désordres, et d'en causer beaucoup dans son empire.
Toute la maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé : mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable.
elle n'était capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle. Le comte qui connaissait la sincérité de cette belle princesse
Il devint passionnément amoureux de cette princesse; et quelque honte qu'il trouvait à se laisser surmonter, il fallut céder, et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais.
L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres : il lui donna l'envie de parler ; et après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimait ; s'étant bien préparé à essuyer les orages dont la fierté de cette princesse le menaçait. Mais il trouva en elle une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'était attendu.
Les uns disaient au duc de Guise qu'il les avait égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne ; les autres, qu'il fallait, après ce qu'avait fait le hasard, qu'il en devint

Les sentiments et la raison dans la *Pdm* de Mme de Lafayette

amoureux : et le duc d'Anjou soutenait que c'était lui qui devait être son amant.
Cette demande si brusque, jointe à ce qu'avait déjà remarqué le duc de Guise des sentiments du duc d'Anjou, lui fit voir qu'il serait infailliblement son rival ; et qu'il lui était très important de ne pas découvrir son amour à ce prince.
Il voulut faire convenir le duc de Guise qu'il sentait la même chose : mais ce duc qui commençait à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer.
Le duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux : et voulant par plusieurs raisons tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencements, qui font toujours naître le bruit et l'éclat.
Le duc d'Anjou de son côté n'oubliait rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvoir voir, et il la suivait continuellement chez la reine sa mère.
La princesse de Monpensier ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyait amoureux de Madame
Je ne comprends pas qu'il faille sur le fondement d'une faiblesse, dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi ; et surtout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la cour. Le duc de Guise qui avait beaucoup d'esprit, et qui était fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne, pour entendre tout ce que signifiaient les paroles de la princesse.
Il (Anjou) ne put toutefois se refuser le plaisir de lui (Guise) apprendre, qu'il savait le secret de son amour : et l'abordant en sortant de la salle, où l'on avait dansé : C'est trop, lui dit-il, d'oser lever les yeux jusques à ma sœur, et de m'ôter ma maîtresse.
Le duc d'Anjou, qui était effectivement touché d'amour et de douleur, put à peine achever ces paroles
Le duc de Guise, qui voulait au moins que l'amour le récompensât de ce qu'il perdait du côté de la fortune, pressa la princesse de lui donner une audience particulière
Il (Guise) ne pouvait si bien cacher son amour, que le prince de Monpensier n'en entrevît quelque chose, lequel n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la princesse sa femme de s'en aller à Champigny.
elle maltraita bien plus le comte de Chabanes en cette occasion, qu'elle n'avait fait la première fois qu'il lui avait parlé de son amour.
ne pouvant se résoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avait pour lui, mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui était tout à fait nécessaire, elle lui manda qu'elle voulait absolument lui parler encore une fois, et après cela qu'elle le laissait libre de faire ce qu'il lui plairait. L'on est bien faible quand on est amoureux.
L'on est bien faible quand on est amoureux.
Le duc de Guise s'en alla à la campagne, chez le cardinal de Lorraine son oncle. L'amour et l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la princesse de Monpensier, que ...
Ce duc, occupé de son dessein, ne prit non plus garde à l'embarras du comte, que la princesse de Monpensier avait fait à son silence, lorsqu'elle lui avait conté son amour.
le duc de Guise était à une lieue de Champigny, et qu'il souhaitait passionnément de la voir. La princesse fit un grand cri à cette nouvelle, et son embarras ne fut guère moindre que celui du comte. Son amour lui présenta d'abord la joie qu'elle aurait de voir un homme qu'elle aimait si tendrement.

Inclination : de Pdm pour Guise

La confiance s'augmenta de part et d'autre, et à tel point du côté de la princesse de Monpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avait eue pour Monsieur de Guise ; mais elle lui apprit aussi en même temps, qu'elle était presque éteinte, et qu'il ne lui en restait que ce qui était nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination
Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connaissance particulière qu'il avait de sa vertu, et de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise
Elle lui repara, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise
Elle répondit à leurs louanges avec toute la modestie imaginable : mais un peu plus froidement à celles du duc de Guise ; voulant garder une fierté qui l'empêchât de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avait eue pour lui.
Elle lui apprit qu'elle en avait été troublée, par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avait autrefois témoignée

Les sentiments et la raison dans la *Pdm* de Mme de Lafayette

Raison : 2 occurrences

Le comte de Chabanes, au milieu de son désespoir, avait toujours quelque espérance que la raison reviendrait à la princesse de Monpensier, et qu'elle prendrait enfin la résolution de ne point voir le duc de Guise. Quand il vit ce petit pont abaissé, ce fut alors qu'il ne pût douter du contraire.

Cependant après que le mal de Madame de Monpensier fut venu au dernier point, il commença à diminuer. La raison lui revint, et se trouvant un peu soulagée par l'absence du prince son mari, elle donna quelque espérance de la vie.

Vertu

Mademoiselle de Mézière tourmentée par ses parents d'épouser ce prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvait épouser le duc de Guise, et connaissant par sa vertu qu'il était dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle eût souhaité pour mari, se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches, et conjura Monsieur de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage.

Chabanes de son côté regardait avec admiration tant de beauté, d'esprit, et de vertu qui paraissaient en cette jeune princesse: et se servant de l'amitié qu'elle lui témoignait, pour lui inspirer des sentiments d'une vertu extraordinaire, et digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de temps une des personnes du monde la plus achevée.

La confiance s'augmenta de part et d'autre, et à tel point du côté de la princesse de Monpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avait eue pour Monsieur de Guise ; mais elle lui apprit aussi en même temps, qu'elle était presque éteinte, et qu'il ne lui en restait que ce qui était nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination ; et que la vertu se joignant à ce reste d'impression, elle n'était capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle.

Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connaissance particulière qu'il avait de sa vertu, et de l'inclination qu'elle avait eue pour le duc de Guise ; et surtout ce qu'il devait à l'amitié et à la confiance du prince son mari.

Mais quand elle pensa combien cette action était contraire à sa vertu, et qu'elle ne pouvait voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle à l'insu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable.

Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles princesses du monde, et qui aurait été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions.

Violence

il (Guise) s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Monpensier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie.

Il (Cha) devint passionnément amoureux de cette princesse; et quelque honte qu'il trouvait à se laisser surmonter, il fallut céder, et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fut jamais. S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions.

le prince son mari ne faisant point de violence pour l'y retenir (Cha malade à Paris)

Le duc d'Anjou, après avoir pris Saint Jean d'Angely, tomba malade, et quitta en même temps l'armée ; soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avait de revenir goûter le repos et les douceurs de Paris, où la présence de la princesse de Monpensier n'était pas la moindre raison, qui lui attirât.

je (guise) vais vous surprendre, Madame, lui dit-il, et vous déplaire, en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois ; mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de Monsieur le prince de Monpensier, ni la concurrence du premier prince du royaume, ne sauraient lui ôter un moment de la violence

La princesse de Monpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables ; et lui défendit de parler jamais au duc de Guise.

La jalousie, le dépit, et la rage se joignant à la haine qu'il (Anjou) avait déjà pour lui (Guise), firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent ; et il eut donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation qui lui était naturelle, ne fût venue à son secours, et ne l'eût obligé par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise.

L'amour et l'oisiveté mirent dans son (Guise) esprit un si violent désir de voir la princesse de Monpensier

Les sentiments et la raison dans la *Pdm* de Mme de Lafayette

Le comte de Chabanes lui répondit froidement qu'il dirait à cette princesse tout ce qu'il souhaitait qu'il lui dît, et qu'il viendrait lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigny, combattu de ses propres sentiments, mais avec une violence qui lui ôtait quelquefois toute sorte de connaissance. Souvent il prenait résolution de renvoyer le duc de Guise sans le dire à la princesse de Monpensier : mais la fidélité exacte qu'il lui avait promise, changeait aussitôt sa résolution.

Jalousie

Il (le PDM) fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection ; et par le sentiment d'une jalousie qui lui était naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne serait pas seul à la trouver belle.

La haine qu'il (le Pdm) avait pour le dernier se joignant à la jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s'y étaient trouvés, ni ce qu'ils venaient faire en sa maison, qu'il ne pût cacher le chagrin qu'il en avait.

Il (le Pdm) lui semblait qu'elle avait reçu trop agréablement ces princes : et ce qui lui déplaisait le plus, était d'avoir remarqué que le duc de Guise l'avait regardée attentivement. Il en conçut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avait témoigné lors de son mariage ; et il eut quelque pensée que dès ce temps- là même il en était amoureux.

Le duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentiments qu'il avait conçus pour elle à Champigny. Il prit un soin extrême de le lui faire connaître par toutes sortes de soins: prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatants, de peur de donner de la jalousie au prince son mari.

La vue de son mari acheva de l'embarrasser: de sorte qu'elle lui en laissa plus entendre, que le duc de Guise ne lui en venait de dire. La reine sortit de son cabinet ; et le duc se retira pour guérir la jalousie de ce prince.

Mais quand elle fut dans son cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissée fléchir si aisément aux excuses du duc de Guise ? sur l'embarras où elle s'allait plonger en s'engageant dans une chose qu'elle avait regardée avec tant d'horreur, et sur les effroyables malheurs, où la jalousie de son mari la pouvait jeter. Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions, mais qui se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise. Il ne manquait point de lui rendre un compte exact de ce qui se passait entre Madame et lui. La nouvelle alliance de leurs maisons lui donnait occasion de lui parler souvent. Mais il n'avait pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnait la beauté de Madame, contre laquelle il n'y avait point de serment qui la pût rassurer. Cette jalousie servait à la princesse de Monpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du duc de Guise, qui en avait déjà gagné la plus grande partie.

Il (Anjou) comprît par le nom de Madame, que ce rival était le duc de Guise : et il ne put douter que la princesse sa sœur ne sût le sacrifice qui avait rendu la princesse de Monpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le dépit, et la rage se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent ; et il eut donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation qui lui était naturelle, ne fût venue à son secours, et ne l'eût obligé par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise.

Le duc d'Anjou, qui avait compris par ce qu'elle lui avait dit en le prenant pour M. de Guise, qu'elle avait de la jalousie, espéra de les brouiller elle lui (Guise) dit qu'il pouvait bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalousie, puisque le jour du ballet elle-même l'avait conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame.

Il ne pouvait si bien cacher son amour, que le prince de Monpensier n'en entrevît quelque chose, lequel n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la princesse sa femme de s'en aller à Champigny.

Haine

il (Guise) s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Monpensier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie.

La haine qu'il (le PDM) avait pour le dernier (Guise) se joignant à la jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme la haine de Monsieur le prince de Monpensier (propos de Guise à la Pdm)

La jalousie, le dépit, et la rage se joignant à la haine qu'il (Anjou) avait déjà pour lui (Guise), firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent ; et il eut donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation qui lui était naturelle, ne fût venue à son secours, et ne l'eût obligé par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise.

C'est trop de n'avoir (Anjou) pu attirer que votre (à la Pdm) indifférence. Je ne veux pas y faire succéder la haine, en vous importunant plus longtemps de la plus fidèle

Les sentiments et la raison dans la *Pdm* de Mme de Lafayette

passion qui fût jamais.

Faiblesse et évanouissement et abandon

Je (la Pdm) ne comprends pas qu'il faille sur le fondement d'une faiblesse, dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi

Le sacrifice que le duc de Guise faisait à la princesse, lui fit oublier toute la rigueur et toute la colère avec laquelle elle avait commencé de lui parler. Elle changea de discours, et se mit à l'entretenir de la faiblesse qu'avait eue Madame de l'aimer la première, et de l'avantage considérable qu'il recevrait en l'épousant.

L'on est bien faible quand on est amoureux.

En disant ces paroles, il s'approcha du comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La princesse craignant quelque malheur (ce qui ne pouvait pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée) se leva pour se mettre entre deux. La faiblesse où elle était, la fit succomber à cet effort ; et comme elle approchait de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds.

la surprise de trouver et seul et la nuit dans la chambre de sa femme l'homme du monde qu'il aimait le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La Princesse était à demi évanouie sur des carreaux, et jamais peut-être la fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables.

La faiblesse où elle était, la fit succomber à cet effort ; et comme elle approchait de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds. Le prince fut encore plus touché de cet évanouissement, qu'il n'avait été de la tranquillité où il avait trouvé le comte, lorsqu'il s'était approché de lui

Cependant le prince de Monpensier qui voyait que la princesse ne revenait point de son évanouissement

Le duc abandonnait son âme à la joie, et à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable : et le comte s'abandonnait à un désespoir, et à une rage, qui le poussèrent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son rival.

Le pauvre comte de Chabanes, qui s'était venu cacher dans l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris, pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des huguenots.

Douleur

Toute la maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé : mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir ce manquement de parole comme un affront insupportable.

Le comte pensa mourir à ses pieds de honte et de douleur. Elle tâcha de le consoler, en l'assurant qu'elle ne se souviendrait jamais de ce qu'il venait de lui dire

Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il quitta la princesse, qui de son côté demeura fort triste des périls où la guerre allait exposer son mari.

Il témoigna à la princesse qu'il appréhendait extrêmement que les premières impressions ne revinssent bientôt: et il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il aurait pour leur intérêt commun, s'il la voyait un jour changer de sentiments.

Le duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la salle, outré dans le cœur, et contre le roi, et contre le duc d'Anjou, Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle ;

Le duc d'Anjou, qui était effectivement touché d'amour et de douleur, put à peine achever ces paroles

Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur, où il avait espéré de se consoler de tous ses ennuis ; et aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvait plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup. Vous serez satisfaite, Madame, lui dit-il. Je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'aurait pu obtenir de moi. Il m'en coûtera ma fortune : mais c'est peu de chose pour vous satisfaire. Sans demeurer davantage chez la duchesse sa sœur, il s'en alla trouver à l'heure même les cardinaux, ses oncles ; et sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avait reçu du roi, il leur fit voir une si grande nécessité pour sa fortune à faire paraître qu'il n'avait aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conclure son mariage avec la princesse de Portien, duquel on avait déjà parlé.

Tout le monde fut surpris, et la princesse de Monpensier en fut touchée de joie et de douleur

Le duc de Guise ne connaissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la princesse, vit avec joie la conclusion de ce mariage, qui l'aurait comblé de douleur dans un autre temps.

Mais quel fut son étonnement et sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'allait qu'à lui conter qu'elle était passionnément aimée du duc de Guise, et qu'elle

Les sentiments et la raison dans la *Pdm* de Mme de Lafayette

l'aimait de la même sorte ? Son étonnement et sa douleur ne lui permirent pas de répondre.
Il porta cette réponse au gentilhomme avec la même fidélité avec laquelle il avait rendu la lettre à la princesse : mais avec plus de douleur.
la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment, que s'il y trouvait le duc de Guise, Madame de Monpensier aurait la douleur de le voir tuer à ses yeux,
Ma mort (Ch après découverte de sa présence dans la chambre) vous vengera, et si vous voulez me la donner tout à l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agréable. Ces paroles prononcées avec une douleur mortelle, et avec un
ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnaient des mouvements si tristes, il (le Pdm) tourna la tête de l'autre côté, et se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable.
Cependant le prince de Monpensier qui voyait que la princesse ne revenait point de son évanouissement, la laissa entre les mains de ses femmes, et se retira dans sa chambre avec une douleur mortelle.
Le pauvre comte de Chabanes, qui s'était venu cacher dans l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris, pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la ruine des huguenots.
Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle : ensuite son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur : mais le souvenir de l'offense qu'il croyait avoir reçue du comte, lui donna enfin de la joie
Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant, et le plus parfait ami qui fut jamais.

Chagrin

Il (le Pdm) fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection ; et par le sentiment d'une jalousie qui lui était naturelle, il en eut quelque chagrin
La haine qu'il avait pour le dernier se joignant à la jalousie naturelle, lui fit trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s'y étaient trouvés, ni ce qu'ils venaient faire en sa maison, qu'il ne pût cacher le chagrin qu'il en avait. Il en rejeta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand prince selon sa qualité, et comme il l'eût bien souhaité. Le comte de Chabanes avait encore plus de chagrin de voir Monsieur de Guise auprès de Madame de Monpensier, que Monsieur de Monpensier n'en avait lui-même.
Le chagrin que tous ces soupçons lui causèrent, donnèrent de mauvaises heures à la princesse de Monpensier.
La princesse de Monpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable.
Les yeux de cette princesse laissaient voir malgré elle quelque chagrin, lorsque le duc de Guise parlait à Madame.
L'absence du duc de Guise donnait un chagrin mortel à la princesse de Monpensier.
La trouvant de jour en jour plus rude pour lui (Ch), par le chagrin qu'elle avait d'ailleurs, il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisait souffrir.